

que la garnison déployait une grande vigilance, il se décida à attaquer Tacambaro.

La colonne quitta Tacambaro le 17, transportant les blessés à Patzcuaro.

Le 21, le colonel de Potier se mit de nouveau à la poursuite de Régulès, que la cavalerie atteignit le 23 aux environs de Huaniquéo. (Pl. II.)

Le commandant de Foussat s'engagea et chargea avec la plus grande audace ; mais accueilli par un feu violent, il eut bientôt 11 hussards et 6 cavaliers mexicains tués. Parmi les blessés qui furent assez nombreux, se trouvaient le capitaine en second des hussards Weber.

La compagnie de la légion belge, qui était d'avant-garde ce jour-là, entendant le canon, prit le pas de course. Lorsqu'elle entra en action, l'ennemi comprit qu'il allait avoir affaire à toute l'infanterie et décampa en marchant si prodigieusement vite, qu'il ne tarda pas à se mettre hors de portée. Vers le soir la queue de sa colonne fut

cependant rejointe, au bas d'un chemin étroit et escarpé, où elle subit quelques pertes.

A la fin de ce mois, le maréchal ordonna au colonel Lamadrid de reprendre possession de Zitacuaro et me fit rejoindre par les compagnies du capitaine Visart, ainsi que par celles qui avaient été conservées à Tacubaya.

Le 29 mai, le colonel de Potier rappelé à Mexico, me remit le commandement du Michoacan et partit avec le 81<sup>e</sup> pour la capitale.

Le 15 juin, le maréchal Bazaine m'adressa les instructions ci-après :

« État Major Général,  
» N<sup>o</sup> 4294.

» Mon cher Colonel, — j'ai reçu aujourd'hui vos dépêches du 8 et du 12 juin. J'approuve les mesures que vous avez prises pour organiser à Morelia un réduit dont l'étendue soit en rapport avec la force de la garnison. C'est un travail que j'avais ordonné depuis longtemps et que je suis bien aise de voir en bonne voie d'exécution. Je vous félicite du soin que vous y avez mis.

» Depuis que vous m'avez écrit les deux lettres

précitées, vous avez dû recevoir quelques renforts : d'abord la troupe du colonel Mendez, qui devait arriver à Morelia le 15, composée de 300 hommes d'infanterie et 80 cavaliers ; puis le détachement de 80 Belges qui avait quitté Mexico le 4 de ce mois et qui a dû marcher jusqu'à Acambaro avec le lieutenant-colonel de Courcy. Je crois que la situation de Morelia ne doit plus donner d'inquiétudes.

» Quant à ce qui concerne les opérations à entreprendre contre les dissidents, je crois vous avoir déjà dit, qu'il ne fallait pas y songer en ce moment ; la saison n'est pas favorable. Nous devons nous borner à rester sur la défensive, sauf le cas où l'ennemi viendrait menacer des points à votre portée. Je partage donc votre opinion au sujet de la dispersion des forces du général Tapia. Il importe de les concentrer et de s'établir solidement à Patzcuaro. Je crois qu'on peut aussi occuper Uruapan, dont le réduit est assez bon, et où les troupes mexicaines ont déjà résisté aux bandes de Régulès. Quant aux points d'Ario et de Taretan, je crois qu'il faudrait les évacuer pour ne pas com-

promettre la garnison que vous y laisserez. Je sais combien il est pénible d'abandonner les villes qui nous sont restées fidèles jusqu'à ce jour et d'où nous tirons des ressources importantes; aussi je ne veux pas vous donner l'ordre formel de retirer les garnisons que vous y avez. Vous jugerez vous-même la situation, tout en ne perdant pas de vue que le premier intérêt que vous avez à soigner, c'est celui de nos troupes. Vous me ferez connaître le parti auquel vous vous serez arrêté.

» N'oubliez pas que je tiens essentiellement à ce que vos troupes soient réparties de telle manière que vous puissiez toujours être en mesure d'organiser une colonne mobile. C'est très important, car il faut qu'on voie que vous ne resterez pas dans votre réduit de Morelia, et que, s'il se présente une occasion de faire un bon coup dans un rayon assez limité, vous puissiez le faire.

» Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

» *Le Maréchal Commandant en chef,*

» BAZAINE. »

Le 19 à 11 heures du soir, un courrier expédié de Patzcuaro par le général Tapia, m'apportait la nouvelle qu'Uruapan qui venait d'être réoccupé par 350 hommes de sa brigade, était assiégé par les forces réunies d'Arteaga et de Pueblita.

Le lendemain matin, je sortais de Morelia à la tête d'une colonne forte de 450 hommes de mon régiment, de 200 hommes du bataillon du colonel Mendez, d'un escadron de dragons de l'Impératrice commandé par le capitaine comte Pachta, de 60 Colorados de Toluca, 40 cavaliers de la Garde Municipale et 4 obusiers, lorsqu'un nouveau message du général Tapia m'apprit qu'Uruapan avait succombé la veille au soir et que les vainqueurs avaient fusillé le colonel Lemus ainsi que le préfet politique Paz Gutierrez.

Je continuai à avancer en me dirigeant sur Patzcuaro où j'arrivai le 21.

Le colonel Clinchant qui s'était aussi porté de Zamora au secours d'Uruapan, à la tête de 600 zouaves du 1<sup>er</sup> régiment, d'un escadron de

hussards et d'une troupe de cavalerie mexicaine, entra le 22 dans la place que l'ennemi avait déjà abandonnée. Pueblita qui y était resté avec son aide de camp et une faible escorte, fut surpris par la cavalerie et tué.

Le colonel Clinchant m'invita à venir avec ma colonne à Ario le 24, afin d'entreprendre avec lui un mouvement qui aurait pour objet d'obliger l'ennemi à combattre, s'il voulait sortir de la région malsaine des Terres Chaudes où il s'était engagé.

M'étant renforcé du régiment de cavalerie du colonel Santa Cruz, qui avait un effectif de 300 chevaux, j'arrivai à Ario à la date indiquée.

Le 26, la colonne des zouaves prit la route d'Agua Sarca et de Tejamanil, tandis que je me dirigeais par les montagnes sur l'hacienda de Caulote.

Le lendemain après une marche pénible par une chaleur humide suffocante, je bivaquai à l'est de l'hacienda de Turicato. Il y avait là un torrent de 7 à 8 mètres de largeur, que l'ennemi pouvait vouloir passer. Je profitai donc de l'occasion pour en faire la reconnaissance et découvris ainsi, par moi-même autant que par les renseignements que

me fournit le propriétaire de l'hacienda, que le torrent était ordinairement infranchissable à l'époque des pluies, mais que par exception, au moment où nous nous trouvions, on le traversait sans difficultés à une multitude d'endroits ; que de plus ses bords étaient boisés, que les grands arbres ne manquaient pas, et qu'il y avait par conséquent moyen de construire au besoin des ponts partout où on le jugerait convenable.

Ayant beaucoup de malades, je levai le camp le 28 pour m'établir ce jour-là à Chupio et le lendemain à Tacambaro.

Le 29, l'Empereur qui oubliait sa part de responsabilité, qui perdait de vue qu'il avait lui-même désaffectonné ses seuls amis, et qui attribuait néanmoins toutes les difficultés qui l'accablaient au Maréchal, écrivait au chef du cabinet :

« Je reçois des nouvelles fort alarmantes. Il faudra pourvoir à la sûreté de cette place importante de Guanajuato.

» Si le moindre scandale arrive, j'en rends responsable le Maréchal. Il faut le dire nettement, notre situation militaire est des plus mauvaises; Guanajuato et Guadalajara sont menacés; la ville de Morelia est entourée d'ennemis; Acapulco est perdu et donne par son excellente position, un chemin toujours ouvert pour alimenter la guerre et pour fournir l'ennemi d'hommes et d'armes.

» Oajaca est presque dégarni; San Luis de Potosi est en danger. Du Nord ne viennent pas de nouvelles; de manière que la position militaire est, je le répète, bien mauvaise, plus mauvaise que l'automne passé.

» On a perdu un temps précieux, on a ruiné le trésor public, on a ébranlé la confiance, et tout cela parce qu'on a voulu faire croire à Paris que la guerre est glorieusement finie, que d'immenses territoires plus vastes que la France sont devenus calmes et paisibles.

» Donnant suite à ces rapports, complètement faux, on a rappelé une grande quantité de troupes; voulant ainsi gagner l'opposition, on a laissé un nombre insuffisant de soldats. D'un autre côté, on

nous a fait dépenser des sommes énormes pour les mauvaises troupes auxiliaires, et en récompense d'immenses sacrifices pécuniaires, nous voyons les principales villes, centres de la richesse, menacées par des troupes audacieuses qu'on se plaît à appeler Ladrones, mais qui montrent un talent militaire très remarquable, profitant immédiatement des grandes faiblesses de notre position. J'appelle votre attention sur deux questions sérieuses : l'insuffisance des troupes et les sommes inouïes que cette longue et malheureuse guerre engloutit.

» Le point le plus important pour le moment est d'assurer les grandes villes. La perte de Guanajuato serait un malheur irréparable; la prise de Morelia, un scandale sans nom.

» A propos de Morelia, je me rappelle très bien les promesses qu'on m'avait faites l'année dernière. On parlait comme à présent du temps des pluies. On disait qu'en hiver tout serait fait. On faisait mille promesses aux malheureuses populations. Il s'est passé une année et nous voilà dans la position la plus déplorable. »

Le lendemain 30, le préfet politique de Morelia, qui venait d'apprendre la mort tragique de son collègue d'Uruapan, adressait à l'Empereur la lettre ci-après :

« Sire. — La marche politique que Votre Majesté a cru devoir imprimer à son gouvernement n'a pas répondu au grand but, que Votre Majesté se proposait sans doute en l'adoptant; tout au contraire, les populations l'ont vue avec une extrême défiance et les révolutionnaires avec un dédain marqué. L'enthousiasme des premières est éteint; elles sont tombées dans l'indifférence, d'où elles passeront à l'aversion.

» La révolution, dont les titres ont été reconnus par Votre Majesté de la façon la plus explicite et la plus solennelle, méprise les concessions, parce qu'elle se croit autorisée à les regarder comme de justes réparations qui lui sont dues. Elle marche à son but, rien ne l'arrête, et peut-être triomphera-t-elle dans ce département. Ce n'est pas qu'elle soit forte par le pouvoir des armes; sa force est

dans la faiblesse du gouvernement. Celui-ci n'a pas de pensée fixe, il n'a pas d'ensemble dans ses mesures; l'opportunité et l'unité d'action manquent dans tout. En un mot, Sire, on cherche en vain l'intelligence supérieure qui dirige, la volonté ferme qui décide, la main vigoureuse qui exécute; le chaos en est la conséquence forcée.

» Telle est la situation du Michoacan. Il convient à mon devoir comme autorité, à ma loyauté comme homme d'honneur, de l'exprimer franchement à Votre Majesté, en insistant pour la quatrième fois sur la démission que je donne de la Préfecture politique. Je prie Votre Majesté de l'accepter pour me sauver au moins du ridicule, qui est le sort réservé aux fonctionnaires publics de ce malheureux département.

» *Le Préfet politique de Morelia,*  
» D<sup>n</sup> ANTONIO DEL MORAL. »

Le 3 juillet, le colonel Clinchant me fit parvenir l'ordre d'envoyer deux compagnies au gué de Turicato.